

Le Canard

MONTREAL, 2 Août, 1884.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons, aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordé à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

FILIAUTEAULT & RODIER, Éditeurs-Propriétaires, No 55 Rue St. Gabriel.

Boite 345.

Nos Primes

Le prochain tirage des primes du Canard aura lieu en même temps que celui du Monde Illustré. Avis en sera donné dans le prochain numéro du Journal.

La Commission Royale à Québec.

Le Canard n'oublie pas la commission royale. La semaine dernière il s'est donné la peine d'aller assister à ses séances dans la vieille capitale. M. le juge Mousseau était sur la sollette. Les trois commissaires observateurs, MM. Desjardins, Nantel et Asselin étaient à leurs sièges et procédaient à leur travail avec la délicatesse qu'on leur connaît.

Lorsque M. Mousseau parut devant le restant de la commission il avait l'air oppressé. De longs soupirs s'échappaient de sa poitrine et il se suyait avec son mouchoir les épaisses gouttes de sueur qui perlaient sur son front olympien. Il avait évidemment le cœur gros et on s'attendait de minute en minute à le voir décoller en sanglots.

Le président de la commission prit la parole :

— Rassurez-vous, monsieur le juge. Nous ne vous ferons aucun mal.

M. Mousseau.—Allez-vous me tenir ici bien longtemps ?

M. Desjardins.—Non, cher. Lors qu'une question vous fera bobo votre avocat est là pour vous empêcher d'être maltraité.

M. Mousseau.—Voulez-vous procéder s'il vous plaît à mon interrogatoire. Je ne me souviens pas sur un lit de roses. Meroier a envie de me rouler dans la fardochs.

M. Desjardins.—Prenez la goupelle dans votre main droite. Bon, comme cela. Maintenant je vais vous administrer le serment. (Il lit la formule du serment.) Il n'y a rien de d'agréable dans cela. Il n'est pas nécessaire de baisser le livre. Baissez-vous le pouce. C'est comme cela que l'on s'y prend toujours lorsqu'on est polé à faire serment sur des affaires qui concernent la politique.

M. Nantel.—Donnez-nous, s'il vous plaît, vos noms et prénoms.

M. Mousseau.—Dites-moi, mon cher Lacoste, si je puis répondre à la question sans m'incriminer.

M. Lacoste.—Envoyez fort. Je suis sûr que votre réponse ne vous compromettra pas aux yeux de M. Meroier.

M. Mousseau.—Je m'appelle Joseph Alphonse Mousseau.

M. Asselin.—Que faites-vous M. Mousseau ?

M. Mousseau.—J'ai été pendant quelque temps une espèce de premier ministre de la province de Québec, aujourd'hui je suis juge à Rimouki. J'écoute les plaidoiries des avocats d'eau salée.

M. Meroier.—Avez-vous eu connaissance de ce qui s'est passé à Québec et à Montréal au sujet du contrat des bâtisses du Parlement ?

M. Lacoste.—Whoa ! whoa ! vous allez un peu trop vite, l'ami. Si je permettais à mon client de répondre à cette question, vous l'incrimineriez

une oroute. Je m'oppose à cette question de la manière la plus formelle.

M. Meroier.—Le témoin est obligé de répondre à la question. Elle est de la plus haute importance dans le sujet qui occupe la commission.

M. Lacoste.—Le témoin y répondra, mais pas aujourd'hui, la question n'a pas été posée d'une manière légale.

M. M. Asselin et Nantel.—La question n'est pas légale.

M. Meroier.—Sous quelle forme, messieurs, voulez-vous que je pose la question au témoin ?

M. Lacoste.—J'ai toutes espèces d'oppositions à la forme. Il n'y a aucune forme légale pour poser une question de cette nature au témoin. La commission n'atteindrait pas son but si elle s'avissait de s'enquérir des affaires privées de MM. Mousseau, Charlebois, Bergeron et de Beaufort. La vie privée doit être murée.

M. Desjardins.—La commission décide que le témoin n'est pas tenu de répondre à la question de M. Meroier.

M. Meroier.—Puisqu'il en est ainsi je vais cesser ici mon interrogatoire. Procédez, messieurs, à vos questions.

M. Asselin.—C'est ce que nous allons faire. Voyons, maintenant, mon sieur Mousseau, nous allons vous poser quelques questions auxquelles il vous sera facile de répondre.

M. Nantel.—On vous a accusé d'avoir payé un prix fou à M. Charlebois pour les meubles de la chambre d'Assemblée. Est-ce réellement le cas ?

M. Charlebois.—Je m'oppose à cette question. Elle pourrait incriminer le témoin et moi.

M. Desjardins.—Inutile de poser la question. Les comptes publics sont là pour prouver le prix de ces meubles.

M. Asselin.—C'est parfait on sait qu'ils ont été payés dans les prix doux.

M. Meroier.—Le témoin pourrait-il nous dire comment ils ont été payés ?

M. Desjardins.—Ne nous achetez plus avec vos questions. Vous voudriez, je suppose, emberlificoter le témoin. Nous ne permettrons pas ça.

M. Mousseau vous pouvez partir. Vous êtes blanc de votre affaire, on dirait du veau.

La commission s'ajourne.

LA VOLONTÉ DE MONSIEUR

MONSIEUR.—Voyons ce que dit la lettre que je viens de recevoir.

MADAME.—Oui, regarde donc, mon ami.

MONSIEUR (lisant).—“ Mme Delay prie M. et Mme Gérard de vouloir bien lui faire l'honneur d'assister à la soirée qu'elle donnera chez elle le... ” Patatras ! Une invitation ! Encore une ! Mais c'est inconcevable ; Je ne puis plus ouvrir une enveloppe sans y trouver quelque annonce de fête. L'on dirait vraiment que l'on n'a qu'à courir les bais. Non, non. C'est bien assez d'avoir déjà été chez les Terlez, les Durand, les Martel, les... les... Parole d'homme, nous n'avons jamais eu un hiver plus chargé en sorties du soir.

MADAME.—Mais mon ami...

MONSIEUR.—Il n'y a point de... mais, mon ami ! Nous n'irons pas ! Est assez clair ?

MADAME.—C'est toi qui décides tout, tu le sais bien et on sera donc comme tu voudras.

MONSIEUR.—Eh bien, je veux rester tranquillement au coin du feu. Tu sais, ma chère, si je déteste le monde et les réceptions ! Et puisqu'il y a moyen d'éviter celle-ci, ne nous rendons pas... à moins que tu n'y tiennes absolument. Y tiens-tu beaucoup ? Non Alors nous n'irons pas.

MADAME.—C'est entendu, nous demeurons ici bien sagement.

MONSIEUR.—Tiens ! Pour en finir avec cette corvée je vais répondre

tout de suite que nous sommes empêchés. Où y a-t-il du papier à lettres ?

MADAME (le câlinant).—En voici mon ami. Écris bien bien gentiment le hoïn ?

MONSIEUR.—Sois sans crainte : Je suis dans mes volontés un rocher, mais un rocher poli... Ale ! Est-il mauvais.

MADAME.—Le papier à lettres ? MONSIEUR.—Mais non, mon ca lembour. Passe-moi une plume.

MADAME.—Voilà.

MONSIEUR (écrivain).—“ M. et Mme Gérard regrettent infiniment...”

MADAME.—Quelle excuse vas-tu donner, mon ami ?

MONSIEUR.—Parbleu ! Que nous sommes en voyage, qu'une indisposition...

MADAME.—Mme Delay m'a entrevue ce matin. Je ne lui ai pas parlé de voyage et je lui ai dit que nous nous portions à merveille.

MONSIEUR (ennuyé).—Nous mettrons donc autre chose.

MADAME.—Mais il nous faut un bon prétexte ; elle tenait tant à nous avoir... C'est une fête tout intime qu'elle donne : seulement quelques-uns de ses meilleurs amis.

MONSIEUR.—Ses meilleurs amis ? Nous ne sommes pas de ce nombre, que je sache.

MADAME.—Mais si... puisqu'elle nous a invités

MONSIEUR.—Eh bien, elle verra que nous ne nous lions pas si facilement que cela, nous ! Ou en étai-je avec ma lettre ?

MADAME.—“ Nous regrettons infiniment...” Il faut achever puisqu'il est décidé que nous n'irons pas.

MONSIEUR.—Certainement, c'est bien décidé et il est inutile de me supplier : Ma volonté est arrêtée et rien ne me fera changer d'avis.

MADAME (d'un ton larmoyant).—Oh ! je n'aurai garde de demander la moindre petite concession ; je sais bien que tu ne céderais pas...

MONSIEUR (radouci).—Voyons, il ne faut pas te chagriner, ma chérie. Il est tout naturel que je ne cède point : dans un ménage il faut une direction, un chef...

MADAME (larmoyant toujours).—Oui, oui, tu as raison, mais tu es trop sévère...

MONSIEUR.—Tu voudrais peut-être que notre ménage fût semblable à celui des Martel, ou c'est madame qui gouverne ? Quand monsieur se hasarde à prononcer quelque parole, sa femme s'écrie aussitôt avec mépris : “ Que dites-vous là, vous ?... Qu'en savez-vous ?...” C'est révoltant ! Aussi il faut voir quelle entente !

MADAME.—Oh ! moi je n'ai jamais tenté d'agir ainsi ; tu es le maître, tu le sais bien ; et puisque décidément tu n'aimes pas à te rendre chez Mme Delay, nous n'irons pas. D'ailleurs, je ne tenais à cette soirée que pour toi.

MONSIEUR.—Comment cela ?

MONSIEUR.—Oui il devait se trouver là des personnages influents qui auraient pu beaucoup pour ton avan comment Mme Delay parlait même d'un ministre.

MONSIEUR (avec précipitation).—D'un ministre ! Mais il faut y aller ! MADAME.... Mais non, mais non.

MONSIEUR.—Comment ! tantôt vous vouliez aller à cette fête, maintenant vous refusez de vous y rendre. Tâchez donc d'être un peu moins girouette.

MADAME.—Mais je de suis pas girouette du tout. Je n'ai jamais voulu assister à cette fête que pour vous.

MONSIEUR.—En effet, s'il y a là un ministre...

MADAME.—Bah ! Qu'importe !

MONSIEUR.—Comment ! Qu'importe ? Je vous trouve peu aimable madame, et peu occupée du succès de votre mari. Quel il y a là un ministre—un nouveau, n'est-ce pas ?—qui peut me faire avancer, que je dois courtiser, par conséquent, et

vous vous obstinez à vouloir que je manque cette occasion... Mais cette fois ma patience est à bout, j'ai décidé, arrêté—et vous savez que lorsque j'ai une volonté elle est immuable—que nous irions chez Mme Delay.

MADAME (avec résignation).—J'obéirai, mais...

MONSIEUR.—Ma petite femme chérie...

MADAME.—Mais ce sera à contre-cœur.

MONSIEUR.—Et pourquoi ?

MADAME.—Parce que je trouve qu'il est peu convenable d'aller à tant de soirées sans les rendre

MONSIEUR.—Alloas, bon ! Voilà bien une autre histoire !

MADAME.—N'es-tu pas tantôt que nous avions été maintes fois chez les Détoz, les Martel, les Durand, etc. Les avons-nous jamais reçu chez nous ?

MONSIEUR.—Non ; mais d'abord j'ai horreur, je te l'ai déjà dit, du monde et des réceptions, et puis nous ne sommes pas installés de façon à donner des fêtes.

MADAME.—Je le sais bien, et c'est pourquoi nous ne devons pas aller chez Mme Delay. Il ne faut point accepter ce que l'on ne peut rendre.

MONSIEUR.—Mais es-tu bien sûre que nous ne puissions rendre ?...

MADAME.—Si j'en suis sûre ! Inviter dans notre salon et notre salle à manger ! Ah ! ah ! ah ! Quelle idée !

MONSIEUR (se fâchant).—Je ne vois pas ce que mon idée a de si comique pour que vous écartiez de ce rire agaçant. On n'aurait qu'à aménager la chambre à coucher, mop bureau, etc., pour que nous eussions d'aussi vastes salons que ceux de Mme Delay.

Madame.—Meroi bien. L'on voit que vous ne songez pas à l'embarras que ce bouleversement me causerait.

MONSIEUR.—L'embarras ! L'embarras ! Il n'y en aura pas tant.

Madame.—Enfin c'est impossible, n'y pensons plus.

MONSIEUR.—Pensons-y au contraire ! Vous voyez bien, rejetant tous mes désirs, parce qu'ils pourraient vous occasionner une ombre de découragement. Cette fête se fera...

Madame (à part, avec joie).—Enfin, l'y voici !

MONSIEUR.—Cette fête se fera malgré tout ce que vous pourrez dire. Vous ne me connaissez pas encore, madame. Apprenez que je suis un roc quand j'ai une volonté. Et tenez ! afin de vous le prouver tout de suite, je vais écrire à Mme Delay que non-seulement nous irons chez elle, mais que nous l'invitions encore au bal que nous donnons dans quinze jours. Passez-moi la plume pour que je griffonne et ne faites surtout pas de vilains moues. Consolez-vous plutôt en pensant que dans un ménage il faut que l'homme soit roi.

Madame (à part, en déchirant la lettre d'excuse de tantôt).—Et la femme premier ministre !

CARLOS.

UN MONSIEUR AH ! AH !

Un jeune Figaro qui tient une boutique sur la rue Ste Catherine vient de se lancer dans le monde élégant où il espère obtenir des succès. Il s'est présenté dernièrement dans un salon du quartier St Louis où il a commencé à roucouler avec une demoiselle. Il a le talent de couper son discours par les interjections ah ! ah ! qu'il lance vingt fois par minute. Voici un exemple de conversation.

Bonjour, Mamselle, ah ! ah ! Je suis heureux de faire votre connaissance ah ! ah ! et à long temps que je roulais ah ! ah ! autour de votre maison ah ! ah ! c'est un temps maléfique ah ! ah ! au choléra ah ! ah !

A Toulon ah ! ah ! il fait beaucoup de ravages ah ! ah ! Qu'est-ce que vous pensez de notre galant ah ! ah ?

COUACS

Sodne prise sur le vif devant l'église St Jacques :

—Dites donc, vous, n'êtes-vous pas un monsieur.

—Si j'étais monsieur, je ne serais pas policeman.

—C'est juste, mais on va essayer de vous policer un brin, et par là vous empêcher d'être polisson.

—“Clarez la crossing, et allez-vous en plus loin,” c'est ce qu'on appelle de la politesse dans la police de Montréal, le tout accompagné d'une légère sommation à coups de bâton.

—A l'audience :

—Prévenu, votre système de défense ?

—Ah ça, magistrat, me prenez-vous pour un éléphant ?

—Un couple se présente dernièrement chez un avocat consultant. Les deux époux exposent leurs griefs.

—Que voulez-vous, madame ? demanda l'avocat.

—La séparation de corps et de biens.

—Et vous, monsieur ?

—La séparation de corps et de bien.

—A merveille ! madame et monsieur, Vous pouvez vous retirer, car vous êtes parfaitement d'accord.

Quel original que ce Guibollard ! Quand on lui parle, son esprit est toujours ailleurs... Hier un ami lui disait :

Comprends-tu ça !... Il y a un moi, j'ai pu me faire... Huit jours après, c'est mon fils qui meurt !... Hum ! fit Guibollard, distrait... il n'y a pas de plaisir sans peine !...

JOUER GENTIMENT AVEC LA FORTUNE EST AGREABLE.

Jouer avec la fortune, sans trop grand risque, est un des passe-temps les plus agréables. Le jeu sur les stocks de la rue Wall n'enrichit pas autant le spéculateur comme de placer dans la loterie de l'Etat dans la Louisiane, à la Nouvelle-Orléans, le \$5 pour une part, ou proportionnellement pour une fraction. Le 7^e grand tirage mensuel aura lieu mardi, le 12 août, et tous renseignements sont donnés sur demande adressée à M. A. Dauphin, Nouvelle-Orléans, La.

La politique est l'art de faire \$10,000 de rentes en élevant... la blague à la hauteur d'un principe.

Je vous conseille de parler de vos talents oratoires, je ne me rappelle pas vous avoir vu jamais ouvrir la bouche à la chambre.

—Pardou, plus d'une fois vos discours m'y ont fait bâiller ! ! !

—Pourquoi représente-t-on l'Amour comme un enfant ?

—Parce qu'il n'atteint jamais l'âge d'expérience.

—Pourquoi ou a vu des vieillards ?

—Oui, ils étaient dans leur accord de enfance.

X... est tellement avare qu'il frotte de chaque jour l'heure de son dîner.

—De cette façon, il espère arriver à ne plus dîner que le lendemain.

Une jeune manivelle court à son adorateur :

—Ne viens plus chez nous, Jean ; car papa a fait rassembler ses bottes avec deux rangées de gros clous tout autour.